

Olivier Côté. *Construire la nation au petit écran : Le Canada, une histoire populaire de CBC / Radio-Canada (1995-2002)*, Québec, Éditions du Septentrion, 2014, 454 p.

Anne Bruneau-Poulin

Volume 16, numéro 1, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1038989ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1038989ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bruneau-Poulin, A. (2015). Compte rendu de [Olivier Côté. *Construire la nation au petit écran : Le Canada, une histoire populaire de CBC / Radio-Canada (1995-2002)*, Québec, Éditions du Septentrion, 2014, 454 p.] *Mens*, 16(1), 153–157. <https://doi.org/10.7202/1038989ar>

Olivier Côté. *Construire la nation au petit écran : Le Canada, une histoire populaire de CBC/Radio-Canada (1995-2002)*, Québec, Éditions du Septentrion, 2014, 454 p.

Dans cet ouvrage tiré de sa thèse de doctorat, Olivier Côté s'intéresse à la série à grand déploiement *Le Canada, une histoire populaire*, télédiffusée à CBC et Radio-Canada entre 2000 et 2002. En plus de divertir et d'éduquer, cette série documentaire aura un mandat bien particulier, celui de répondre à la crise identitaire nationale induite par le référendum québécois de 1995. D'ailleurs, pour Mark Starowicz, maître d'œuvre de la série, cette crise est d'autant plus profonde que les Canadiens méconnaissent leur histoire. En présentant un récit historique glorieux, *Le Canada, une histoire populaire* cherchera ainsi à mieux enraciner les Canadiens et à susciter chez eux un sentiment de fierté partagé apte à (ré)unifier le pays.

Pour Côté, la série repose sur une mise en récit du passé qui reflète la vision de l'histoire des élites libérales, anglo-canadiennes, et particulièrement ontariennes, du pays, une vision qui ne conteste jamais la légitimité historique de l'État fédéral et qui se trouve au confluent de deux grands récits libéraux du « vivre ensemble » de l'histoire canadienne. Ainsi, son ouvrage montre l'influence de ces deux modèles sur la construction et la mise en scène de l'histoire présentée dans *Le Canada, une histoire populaire*.

Le premier de ces récits est issu du modèle britannique colonial (*Colony to Nation*) en vogue de 1850 à 1960. Centré sur la marche progressive vers la création de l'État-nation canadien (le *nation-building*), ce récit met l'accent sur la dualité et le bon-ententisme entre francophones et anglophones. Il laisse peu de place au genre et à la diversité ethnoculturelle dans l'histoire. Le second modèle, postcolonial et fruit du trudeauisme, émerge au cours des années 1960 sous la forme du libéralisme multiculturel. Pour Côté, ce modèle demeure essentiellement une reformulation du *Colony to Nation*. Tout en laissant une place importante à la dualité canadienne, il répond au besoin de reconnaissance des minorités ethnoculturelles

en promouvant le « mythistoire d'un Canada pluriel depuis toujours » (p. 13). Même s'il est possible de reconnaître dans *Le Canada, une histoire populaire* l'influence de ces deux récits, celui du multiculturalisme prédomine.

L'auteur fonde ses conclusions non seulement sur l'examen des dix-sept épisodes de la série, mais aussi sur l'étude empirique et qualitative des commentaires des historiens consultants, des différentes moutures des structures scénaristiques et historiques, des articles de journaux et de magazines, des entrevues réalisées avec différents artisans de la série ainsi que sur plus de 900 courriels de téléspectateurs envoyés à CBC / Radio-Canada. Côté base son analyse sur la théorie du codage / décodage issue des *Cultural Studies*. Ces deux pôles structurent d'ailleurs l'ouvrage composé de vingt-sept chapitres divisés en quatre parties. Alors que dans les trois premières parties l'auteur montre la nature politique de la série (codage), dans la dernière, il analyse sa réception par les téléspectateurs et les médias canadiens (décodage).

La première partie met en relief le rôle déterminant de Mark Starowicz dans l'élaboration de la série. De descendance anglo-polonaise et féru d'histoire, Starowicz est convaincu que CBC / Radio-Canada, par son mandat biculturel, est le diffuseur idéal de son projet de supersérie historique cherchant à (re)bâtir l'identité nationale. Il intervient à chaque étape de son développement, allant de son ébauche, en passant par la scénarisation et la conception du plan marketing. Au sommet de la hiérarchie, il a le dernier mot sur tout y compris l'embauche du personnel et des historiens, et ce, afin de former une équipe de travail qui saura partager sa vision. Cette recherche de cohérence n'empêche toutefois pas les tensions d'émerger. Ainsi, ce sont les rapports de force au sein de la hiérarchie de l'équipe de travail (entre journalistes et historiens, comité éditorial et réalisateur, réalisateur et équipe de recherche), ainsi qu'entre les deux principaux groupes linguistiques œuvrant sur le projet qui sont aussi explorés. Pour Côté, l'existence de l'idéologie socioprofessionnelle journalistique radio-canadienne partagée par les artisans de la série

permettra de dépasser tout engagement politique et social, et ce, au nom d'une cause commune : celle de rapporter objectivement l'histoire du Canada.

La deuxième partie de l'ouvrage porte sur les luttes concernant l'interprétation des données. Il s'agit probablement de la section la mieux réussie de l'ouvrage. L'auteur y mesure l'influence de chacun des artisans sur le contenu des scénarios, particulièrement celle des historiens. Pour chacun des épisodes, il s'attarde aux commentaires et aux critiques de ces derniers, mettant ainsi de l'avant les débats interprétatifs inhérents à la pratique historique. Fait intéressant, bien que la majorité des historiens soit composée de praticiens de l'histoire sociale, la série adoptera une perspective politico-militaire. Selon Côté, cela s'explique par le fait que Starowicz avait décidé que le contenu social ne dépasserait pas le quart de la trame narrative et ne serait présent qu'à partir des épisodes traitant des années 1960. Les historiens ont, au bout du compte, peu d'influence sur le contenu et l'orientation idéologique de la série, la montée dramatique des épisodes primant l'approche rigoureusement scientifique.

La troisième partie de l'ouvrage traite des dispositifs de dramatisation télévisuelle. Côté explore d'abord le genre auquel emprunte la série : celui du docudrame, une forme hybride du long métrage historique de fiction et du genre documentaire. La conception des épisodes est caractérisée par un effort de réalisme et de vraisemblance afin d'éviter que les téléspectateurs exercent une mise en perspective critique de l'histoire qui leur est présentée. Les artisans de la série veulent que leur public développe un lien affectif et émotif, ou historiciste, avec le passé.

Côté s'intéresse également à la représentation télévisuelle d'éléments clés de l'imaginaire anglo-canadien. Il s'attarde d'abord à la mise en scène du territoire, puis il analyse le rôle joué par les « figures transhistoriques » (p. 187) (Américains / Canadiens migrants, Autochtones / non-Autochtones, femmes / hommes). Il apparaît rapidement que la série est loin de proposer, comme elle prétend le faire, une histoire « populaire ». Cantonnés dans des stéréotypes, les femmes

et les Amérindiens y occupent un rôle effacé. Finalement, le véritable héros de l'histoire est un homme blanc, hétérosexuel, anglo-saxon, qui a en horreur tout ce qui touche aux Américains et qui est animé par les valeurs libérales du progrès et du multiculturalisme.

La quatrième partie de l'ouvrage traite de la stratégie publicitaire des concepteurs de la série ainsi que de sa réception par les médias et les téléspectateurs. Alors que la majorité des journalistes anglo-canadiens répète le contenu promu par Radio-Canada, à savoir que cette série est un remède contre l'amnésie collective apte à réunifier le pays, la réception est marquée par la contestation au Québec (beaucoup y voyant un outil de propagande fédéraliste) et l'indifférence dans les provinces de l'Atlantique.

Quant à la réaction des téléspectateurs, les conclusions de Côté, basées sur l'étude des courriels envoyés à CBC / Radio-Canada, semblent montrer la réussite de la campagne promotionnelle dirigée par l'équipe marketing de la série. Il s'en trouve tout de même quelques-uns pour contester le récit historique présenté, et ce, « en vertu de leur antilibéralisme, de conceptions nationalistes franco-québécoises, d'un féminisme diffus, d'un anticolonialisme militant ou de régionalismes assumés » (p. 17). L'étude de la réception des téléspectateurs est une des rares parties de l'ouvrage qui auraient profité d'une analyse statistique plus poussée. En effet, le lecteur doit se rendre à la page 24 de l'ouvrage (ou encore à l'annexe) pour saisir la méthodologie utilisée et (re)contextualiser les conclusions avancées. Aussi, les trop rares chiffres présentés par l'auteur pour soutenir son analyse ont malheureusement pour conséquence de diminuer sa portée argumentative. Il est effectivement difficile de savoir si la critique d'un téléspectateur est généralisée ou exceptionnelle.

Enfin, si depuis plusieurs années déjà les sociologues et les spécialistes des communications québécois s'intéressent à la télévision comme objet d'étude (voir, par exemple, les travaux de Jean-Pierre Desaulniers et de Véronique Nguyễn-Duy), en explorant notamment les liens entre l'identité et le petit écran, on ne peut en dire autant des historiens. L'ouvrage de Côté a donc de quoi réjouir. Il est toutefois

dommage qu'il ne contienne aucune réflexion d'ordre critique, bibliographique ou encore méthodologique sur ce média. Malgré ces quelques lacunes, la recherche de Côté est fascinante. Elle met en exergue le processus critique ainsi que les tensions inhérentes à la création « de l'histoire », tout en soulignant combien le petit écran agit comme miroir de « nous-mêmes » et comme vecteur d'identité.

Les séries télévisuelles historiques, comme *Le Canada, une histoire populaire*, reposent sur une dynamique à la fois rétrospective et introspective qui contribue à transmettre et à bâtir une histoire et une mémoire du « nous » collectif. En d'autres termes, elles s'appuient sur une reconstruction et une représentation globale du passé conjuguée au temps présent. En même temps qu'elles évoquent le passé, elles reprennent les modèles et les enjeux sociaux du temps où elles sont produites, qu'il s'agisse des valeurs, des modes de vie et de pensée ou encore des modèles d'interaction sociale. Il n'y a pas à dire, la télévision et ses séries s'imposent ainsi comme des sources pertinentes pour l'historien des identités et des idées, ce que montre très bien l'ouvrage d'Olivier Côté.

— Anne Bruneau-Poulin
Chercheuse indépendante

Martin Pâquet, Matteo Sanfilippo et Jean-Philippe Warren (dir.). *Le Saint-Siège, le Québec et l'Amérique française : les archives vaticanes, pistes et défis*, Québec, Les Presses de l'Université de Laval, 2013, 308 p.

Paru au début des années 1990, l'ouvrage pionnier de Roberto Perin, *Rome in Canada*, révélait l'influence déterminante de la bureaucratie vaticane dans la résolution des conflits politiques, religieux et linguistiques au Canada. Or, depuis la parution de cet ouvrage, les archives vaticanes sont demeurées en grande partie ignorées par les chercheurs francophones, alors que les études sur les relations diplomatiques du Canada (y compris le Québec) avec la France et la Grande-Bretagne ont connu un essor important.